

Études littéraires africaines

CONDÉ Maryse, *Célanire cou-coupé*, roman fantastique, Paris, Robert Laffont, 250 pages

Edmond Mfaboum Mbiafu



Number 10, 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1041954ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1041954ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Mfaboum Mbiafu, E. (2000). Review of [CONDÉ Maryse, *Célanire cou-coupé*, roman fantastique, Paris, Robert Laffont, 250 pages]. *Études littéraires africaines*, (10), 81–83. <https://doi.org/10.7202/1041954ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2000

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

ANTILLES

■ CONDÉ MARYSE, *CÉLANIRE COU-COUPÉ*, ROMAN FANTASTIQUE, PARIS, ROBERT LAFFONT, 250 PAGES.

Les univers que construit Maryse Condé dans ses romans ont souvent une apparence de tragique profond, de noirceur terrifiante que vient faiblement illuminer un humour lui-même si noir que les tableaux obtenus ont la beauté de la grosse pépite d'or recouverte de la boue de son extraction. Baudelaire écrivait, dans des fragments destinés à servir d'épilogue aux *Fleurs du mal*, "J'ai pétri de la boue et j'en ai fait de l'or" ; ce désir alchimiste du poète français est artistement traduit dans la prose de l'écrivaine guadeloupéenne qui excelle à entraîner son lecteur dans une aventure humaine où se perdent les illusions, où le mal et le bien tiraillent les êtres vers deux postulations simultanées, l'une vers Dieu, l'autre vers Satan, où frémit la vie.

Célanire cou-coupé est bien, pour poursuivre la métaphore baudelairienne, un minerai de bonne taille dans la veine du roman sans concession avec la scélératresse de la vie, sans compromis avec un quelconque angélisme. On y naît, on y grandit, on y aime, on y souffre, on y meurt. Bien entendu, l'atmosphère globale du récit est celle d'un désenchantement tellement frustrant que le soulagement que l'on éprouve à voir la mutation finale de l'héroïne ne saurait relativiser le choc en retour de cette longue série de chutes pratiquement sans solution de continuité.

L'histoire de Célanire est une douloureuse énigme (avec force esprits et âmes en peine : c'est un roman fantastique) qu'une lecture cursive ne permettrait pas d'apprécier. La narratrice du roman alterne différentes perspectives narratives qui la font passer de la place de déesse omnisciente à celle de rapportrice et compilatrice d'une histoire segmentée, éparse, truffée de on-dit : après le récit chargé du crédit de la parole maîtresse de son énonciatrice, viennent, comme en contrepoints discordants, les "camos", "maquerellages", malparlances et digressions de vilaines langues, que la narratrice met un point d'honneur à signaler pour les disqualifier, renforçant *ipso facto* la créance en la véracité de l'histoire de la bâtarde Célanire Pinceau, femme fatale au destin marqué par un fatum qui agit sur son entourage comme un désherbant.

Tout au long de son parcours, qui la conduit de sa Guadeloupe natale en Côte-d'Ivoire, colonie française, puis de nouveau en Guadeloupe et au Pérou, la miraculée de Grande Anse sème la mort et la désolation. Outre les cœurs des quidams qui se brisent, le solde de tout compte des protagonistes de son drame personnel est versé au guichet unique de la mort violente.

Par plusieurs de ses publications antérieures, Maryse Condé a donné la mesure de son immense talent de conteuse ; dans ce roman où elle brosse avec une délectation malicieuse le portrait d'une guadeloupéenne du début du siècle, l'auteur de *Héremakonon* entraîne son lecteur dans un

long conte où la dérive des humains et des esprits révèle les leçons de l'existence. Ce parcours existentiel heurté n'est pas sans rappeler la drive légendaire du héros éponyme *Ti-Jean l'horizon* de Simone Schwartz-Bart. Une inextinguible et pénible quête du bonheur, denrée rarissime en Guadeloupe, "île à ragots" ravagée par les cyclones des sentiments les plus vilains, anime les personnages de ce roman, qui est pérégrination, dans l'espace et dans le temps.

On ne pourra certainement pas reprocher à l'auteure de *La migration des cœurs* de créer des personnages unidimensionnels ; la complexité des uns et des autres traduit, outre l'ambivalence de toute chose, mais aussi et surtout la perspicacité du regard d'une écrivaine qui sait observer les replis de l'âme humaine, et surtout ordonner les coups de théâtre et autres surprises du récit. La mise à mort de certains personnages, utile à l'économie du récit, ne laisse pas de donner au lecteur les sentiments que provoquerait dans la vraie vie l'annonce d'un décès. Là réside l'une des réussites de ce roman inspiré d'un fait-divers sur lequel la romancière a laissé voguer son imagination, nourrie par une connaissance de la géographie, l'histoire et la sociologie de sa francophonie tropicale. L'auteure de *Traversée de la mangrove* nous livre dans ce roman un univers de rencontres, de passages, de traversées, avec une foule bigarrée de personnages, représentatifs de plusieurs cultures, milieux sociaux, races, sensibilités et horizons. D'aucuns verraient là une tournure de créolité embarquée de la Guadeloupéenne rattrapée par son identité rhizome, créolité de poche colportée dans le sillage d'une héroïne elle-même enfant des carrefours. Dans le roman ne se croisent que des destins, charroyés par les fleuves peu tranquilles des parcours individuels problématiques. Un souffle féministe traverse le récit de la vie de Célianire Pinceau ; il traduit une perspective relativement peu nouvelle dans l'œuvre de Maryse Condé, et signale une indéniable influence nord-américaine. L'on sait que la prose romanesque ou critique de Maryse Condé a toujours été sans faux-semblant. La rebelle qui démasquait sans égards le profond et opaque Édouard Glissant dans sa thèse de doctorat a peut-être mis de l'eau dans son vin, mais le vin de la vie dont elle parle si bien n'a de cesse de s'épaissir.

Sans avoir défloré le sujet, Maryse Condé a traité avec beaucoup de liberté de l'homosexualité chez les Noirs, sujet ô combien minoré, jugé racoleur quand un écrivain noir l'aborde. On se souvient des accusations de sensibilisme occidental à l'encontre de Yambo Ouologuem dans *Le devoir de violence* (1968), ou même Valentin Mudimbe dans *L'écart* (1979). Le thème n'a rien de nouveau dans l'œuvre de Maryse Condé ; il suffit de repenser à *Traversée de la Mangrove*, où il est d'ailleurs question, au sujet des personnages, de Moïse, puis de Désinor l'Haïtien et son ami Carlos, de l'étrangeté de cette tendance relevant des "vices courants dans les villes". On notera au passage l'évolution de l'auteure dans la qualification des mœurs homosexuelles.

On pourrait redouter l'extranéité du regard de Condé dans son analyse

de la société guadeloupéenne. Il n'en est que plus perçant, elle qui a eu une expérience antillaise, européenne, américaine et africaine. À 63 ans Maryse Condé signe, avec *Célanire cou-coupé*, un roman qui réaffirme son immense talent.

■ Edmond MFABOUM MBIAFU

HAÏTI

■ LAFERRIERE DANY, *J'ÉCRIS COMME JE VIS* (ENTRETIEN AVEC BERNARD MAGNIER), GENOUILLEUX, LA PASSE DU VENT, 2000, 199 PAGES.

Il n'y a pas mieux que Dany Laferrière pour parler de l'œuvre de Dany Laferrière ; si on l'y aide. Le regard de l'homme qui affirme, sur son œuvre, à l'instar de Montaigne dans son avis au lecteur dans les *Essais*, qu'il est lui-même la matière de son livre, est à l'image d'une production singulière qui place son auteur en outsider attiré de la littérature, de quelque bord qu'on le classe.

Après dix livres publiés en quinze ans de carrière littéraire, du faussement sulfureux *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer* (1985) à *Le cri des oiseaux fous* (2000), Dany Laferrière fait une halte pour mesurer le chemin parcouru et surtout savourer le goût de la revanche de l'ancien éphémère journaliste devenu en pays d'exil ouvrier, débardeur et technicien de surface...

Au terme de ce que le dandy de la république des lettres (inutile de lui donner une patrie littéraire qui ait quelque frontière, qui l'attache à un quelconque champ constitué) nomme non sans équivoque son "autobiographie américaine", le livre d'entretien qu'il publie avec Bernard Magnier s'insère fort bien dans un ensemble marqué par une spontanéité trompeuse, invitant ni plus ni moins à la réflexion la plus fondamentale sur le statut de l'écrit qui prétend dire ou représenter un moi, une conscience.

D'emblée, il vaut de dire que ce qui définit le mieux Laferrière c'est la négation des étiquettes classificatoires qui opèrent dans le discours de la critique littéraire. Illustration :

"Bernard Magnier : *Bon, Dany Laferrière, es-tu un écrivain haïtien, québécois, canadien, caraïbéen, américain ou français ?*

Dany Laferrière : *Je suis du pays de mes lecteurs. Quand un Japonais me lit, je deviens un écrivain japonais.*" (9).

Placé en exergue de l'ouvrage, cet extrait résume bien la psychologie de l'auteur, né en Haïti en 1947, exilé au Québec depuis 1973 et vivant à Miami depuis 10 ans.

Même ceux qui goûtent mal la désinvolture de Laferrière résisteront difficilement à ces confessions de *J'écris comme je vis*, menées de main de maître par un interviewer, Bernard Magnier, qui a su accoucher l'esprit malicieux d'un Laferrière plus évanescent que jamais. Avec l'éclectisme de